

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

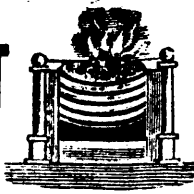
Additional comments:
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES



AMUSANTES ET INSTRUCTIVES

VOL. I.

SAMEDI, 14 AOUT 1841.

No. 39.

SOMMAIRE DES MATIERES.

LE MURIER BLANC ;

LE MURIER BLANC.

I.

Pendant les premières années de l'empire, Pierre-Anselme Guingret était un petit marchand de draps honnête et obscur, dont la boutique était située dans la rue Royale, à Orléans. Resté veuf de bonne heure avec deux filles, il maria l'aînée à un jeune homme riche qui cherchait dans le mariage un refuge contre la terrible conscription de cette époque. Quant à la cadette, comme elle était encore trop jeune pour qu'on songeât sérieusement à l'établir, Guingret lui donna la surveillance de la maison et du magasin. La pauvre enfant s'acquitta avec tant de zèle et d'intelligence des fonctions qui lui étaient confiées que son père, se reposant sur elle et sur un vieux commis du soin de ses affaires, chercha un nouvel aliment à son activité et devint ambitieux.

Comme tous les petits marchands qui, à force de constance et de économie, sont parvenus à l'aisance, il prit un beau jour fantaisie à Guingret d'être propriétaire foncier. Il tira de sa caisse quelques milliers de francs qui n'étaient pas d'une absolue nécessité dans son commerce, et il acheta dans le faubourg Saint-Marceau, plus connu des étrangers sous le nom de faubourg d'Olivet, aux portes mêmes d'Orléans, une maisonnette avec le jardin et le clos y attenant. Il est vrai que cette humble propriété, malgré la modicité de son prix, ne pouvait être que de pur agrément ; mais Guingret, qui se piquait d'être bon spéculateur, ne fit fort d'en retirer au moins l'intérêt de ses déboursés, et dès lors toutes ses pensées se tournèrent vers cet objet.

Pendant, ce fut vainement qu'on arracha toutes les fleurs des plates-bandes pour former du jardin entier quatre grands carrés, l'un de choux, l'autre d'artichauts, le troisième enfin de pois verts, avec des bordures utilitaires de ciboules et

d'oseilles ; ce fût vainement qu'on fit vendre au marché les fruits que produisaient les arbres du clos, et que Guingret gardait comme le dragon gardait les pommes d'or des Hespérides ; il n'était pas moins vrai que les moineaux, les chenilles et le jardinier mangeaient le plus net du revenu du jardin, et après une année de possession l'honnête marchand fût forcé de convenir avec lui-même, sinon avec les autres, qu'il avait fait en achetant cette petite borderie, *une mauvaise spéculation*.

Cependant le jardin contenait un trésor dont la valeur ne tarda pas à se révéler à son propriétaire ; ce trésor, auquel Guingret du sa célébrité sinon sa fortune, était un mûrier blanc. Un des prédécesseurs du digne marchand de draps n'avait planté cet arbre bienheureux que dans la prosaïque et naïve intention de récolter des mûres quand le mûrier aurait grandi ; or, le mûrier avait grandi, et, en raison de la rigueur du climat, n'avait jamais produit de mûres mangeables, ce qui faisait qu'on avait jamais produit de mûres mangeables ce qui faisait qu'on avait été sur le point de le couper et de le jeter au feu, suivant le précepte de l'Evangile à l'égard des arbres qui ne produisent pas de bons fruits. Heureusement il arriva, une certaine année, qu'il fut de mode, dans la bonne ville d'Orléans, d'élever chez soi des vers à soie, mode aujourd'hui si répandue dans toute la France. Dans les temps de guerre, la partie paisible d'une nation tourne volontiers au pastoral ; la population d'Orléans, pour faire diversion aux bulletins de victoires, se prit d'une belle admiration pour ces humbles insectes, à qui le luxe doit tant de merveilles et dont l'existence offre tant de phases intéressantes.

On sait que les vers à soie se nourrissent exclusivement de feuilles de mûrier et au moment où cette fureur entomologique soufflait sur la ville que défendit Jeanne-d'Arc, les arbres de cette espèce étaient excessivement rares aux environs ; quelque pépiniéristes seulement avaient des mûriers mais jeunes et presque aussi avares de feuilles que de fruits. Ces ressources furent bientôt épuisées ; avant la fin de la saison, les mûriers des pinipéristes étaient aussi dénués de toute verdure qu'au plus fort de l'hiver, on avait coupé jusqu'aux bourgeons ; tous les vers à soie de la ville étaient menacés de mort par famine.

Au moment où la consternation régnait dans le chef lieu du Loiret, où les nourrisseurs de tous genres, femmes, enfans, curieux, voyaient avec tristesse leurs chers élèves faibles et affamés s'agiter sur leurs dernières feuilles desséchées, on apprit tout à coup que dans le faubourg d'Olivet il y avait un mûrier immense, aussi haut que le plus haut des ormes de la promenade publique. Cette nouvelle produisit dans un certain monde autant de bruit qu'eût pu faire un grand événement politique ; on s'agita, on s'informa, et on apprit enfin que Guingret était le propriétaire de l'arbre prédestiné. On se porta en foule à son magasin, on sollicita, on cajola, on fit des offres réelles, et ce fut au milieu de ce concours de demandeurs que Guingret proclama un tarif inexorable d'un liard chaque feuille de mûrier.

Comme il est facile de le penser, on jeta les hauts cris ; ce prix était exorbitant. Mais que faire ? Fallait-il donc laisser périr ces pauvres petites bêtes qui avaient déjà coûté tant de soins et d'inquiétudes à leurs maîtres ? fallait-renoncer à l'espoir d'avoir un écheveau de soie qu'on aurait vu fabriquer sous ses propres yeux ? Bref, le tarif de Guingret fut accepté et l'abondance revint pour les vers à soie opulens : les pauvres, les vers à soie d'enfans et de bourgeois avarés périrent, mais cela ne regardait pas Guingret ; ce n'était pas pour cela qu'on avait planté son mûrier.

De ce moment le jardin du marchand de draps acquit une célébrité merveilleuse ; du matin au soir il se présentait, pendant la saison des vers à soie, une foule de chalands de tout âge et de tout sexe, pour assister à la distribution de feuilles qui se faisait par le ministère de Poitevin, le jardinier, et sous la surveillance immédiate de Guingret. Bientôt la célébrité qui s'attachait au jardin et à l'arbre précieux qui en était l'ornement s'étendit jusqu'au propriétaire ; le nom de Guingret fut bientôt aussi connu de tous ses concitoyens que celui de Jeanne-d'Arc elle-même. Il était devenu presque un homme public, comme son jardin était devenu un monument public. Il avait le droit de traverser la ville avec un artichaut monstre à la main, sans que personne fût tenté de glosier sur son compte, et lorsqu'on le voyait s'acheminer gravement le soir et le matin en été vers le faubourg d'Olivet, avec sa casquette de loutre, sa longue redingote brune et son pantalon de nankin, les passans se le montraient les uns aux autres en disant avec une sorte de respect :

—Voilà M. Guingret qui va à son jardin !

Guingret se rendant à son jardin était dans ce temps-là une des curiosités d'Orléans.

Tous les dimanches, le magasin de Guingret était rigoureusement fermé, et on savait que ces

jours-là le digne marchand et sa famille étaient au jardin, d'où l'on ne revenait que le lundi matin ; il fallait que les pratiques s'arrangeassent en conséquence. Or, il y avait chaque dimanche à la petite borderie une fête fort simple, puisqu'elle ne consistait qu'à jouer aux quilles sur une terrasse qui longeait le faubourg, et du haut de laquelle on pouvait passer en revue les promeneurs ; mais ne montrer sur la terrasse de Guingret était déjà une grande faveur.

Le soir il y avait d'ordinaire un souper auquel étaient invités ceux qui avaient eu l'honneur inéminent de passer la journée au jardin. Il est vrai que le souper ne se composait d'ordinaire que d'un morceau de porc-froid, d'œufs durs et de salade, sans compter le fromage indigène et le vin du crû ; mais tout frugal que fût ce repas, il empruntait du prix par la difficulté qu'on éprouvait à s'y faire admettre. Aussi d'honnêtes bourgeois, qui n'ayant point de jardin à eux, n'étaient pas fâchés de profiter du bien-être de leur voisin sans en avoir les charges, fréquentaient habituellement la villa-Guingret. Ces jours-là étaient aussi des jours de bonheur pour Agathe, la fille cadette de Guingret. Pendant toute la semaine elle ne quittait jamais le comptoir paternel et ne connaissait d'autre plaisir que ces plaisirs hebdomadaires et monotones. D'ailleurs c'étaient les seuls momens qu'elle put passer près de sa sœur et de son beau-frère, qui assistaient presque toujours à ces réunions du dimanche, et Agathe et Honorine, quoiqu'elles fussent séparées, avaient toujours conservé l'une pour l'autre la plus tendre affection.

Or le jour de la Pentecôte 1810, il devait y avoir réception solennelle au jardin, le temps était magnifique et le ban et l'arrière-ban des habitués avaient été convoqués pour ce jour-là et pour le lendemain, car Guingret et Agathe ne devaient retourner à la ville que le lundi soir. Dès le matin on avait vu arriver à l'habitation la bonne et le jardinier chargés chacun d'un énorme panier contenant d'abondantes provisions ; on avait mis à réquisition les fromages de deux ou trois ménagères du voisinage, et ces préparatifs extraordinaires annonçaient suffisamment que depuis longtemps la Borderie n'aurait vu un si grand nombre d'hôtes.

Cependant vers les deux heures, au moment le plus chaud de la journée, il n'y avait encore que trois personnes réunies sur la terrasse qui longeait le faubourg : c'étaient les deux filles et le gendre du propriétaire. Assis sur des bancs de bois peints en vert, à l'ombre de quatre tilleuls qui formaient la voûte, ils attendaient en causant tranquillement l'arrivée des invités. De cette terrasse, qui était assez élevée et à laquelle on arrivait par quelques marches en pierre, on voyait

devant soi l'entrée principale de la petite maison bourgeoise, dont le salon était de plainpied avec elle ; à droite s'étendait le jardin avec ses murailles blanches, ses quatre carreaux uniformes de légumes et son mûrier gargaristique qui dominait tous les arbres rabougris du clos voisin ; et en vérité, quand on songeait à la célébrité locale qui s'attachait à tout cela, on pouvait bien dire que ça n'en valait pas la peine.

Les deux sœurs avaient entre-elles beaucoup de ressemblance, seulement Honorine qui avait près de six ans de plus qu'Agathe, était plus grande et avait un air plus posé ; toutes les deux étaient blondes, fraîches, élancées, rieuses, mais leurs costumes offraient un contraste frappant. Honorine qui sentait sa dignité de femme mariée avait une robe à grands falbalas, un châle de dimensions peu ordinaires et un chapeau de forme anglaise avec une lourde plume qui se balançait à chaque mouvement ; bref sa toilette offrait un mélange de prétention et de mauvais goût dont la pauvre jeune femme semblait très peu fière du reste, car elle regardait avec une sorte d'envie la mise toute simple de sa sœur. Agathe, en effet, n'avait qu'une robe blanche et une ceinture de ruban rose dont les deux bouts restaient flottans. Sa tête était nue et ses cheveux, coupés à la Titus, suivant la mode du temps, ne formaient autour du front que trois ou quatre petites boucles fort gracieuses. A la voir ainsi on eût pris Agathe pour une enfant de douze ans, et cependant elle en avait près de seize.

A côté des deux sœurs, et le dos tourné au jardin, était nonchalamment appuyé contre un arbre M. Hyacinthe Denis, le mari d'Honorine, et rien qu'à le voir et à l'entendre pendant une minute on jugeait qu'il devait être pour quelque chose dans la mise de sa femme. C'était un grand garçon d'un blond fade, à lunettes bleues, dont l'habit à queue de morue et le pantalon noisette pouvaient rivaliser de recherche et de prétention avec les falbalas et la plume d'Honorine. Son langage et ses manières étaient à l'avant ; il parlait avec pédanterie, choisissant les expressions les plus inintelligibles, et sur tout assaisonnant de mythologie chacune de ses phrases, afin de paraître érudit et homme du monde ; il était fils d'un ancien marchand de bœufs : Ces trois personnes, comme nous l'avons dit, causaient déjà depuis quelques instans, lorsque tout à coup Agathe s'écria avec une innocente étourderie :

— Mais, ma chère Honorine, pourquoi n'otes-tu donc pas ton châle et ton chapeau par une chaleur pareille ? Je ne sais comment tu y tiens.

En effet, de grosses gouttes de sueur coulaient sur le front de Mme Denis, et peut-être eût-elle accepté la proposition de se débarrasser du poids

qui l'écrasait si son mari ne l'eût arrêtée du geste.

— Laissez, laissez, madame, dit-il d'un ton aigre-doux, qui était son ton ordinaire lorsqu'il parlait à sa femme ; il va venir beaucoup de personnes étrangères et je tiens à ce que Honorine ne le cède à aucune d'elles pour l'éclatance. La parure est le complément de la beauté.

Et cette maxime fut accompagnée d'un regard impérieux adressé à Honorine.

— Mais elle étouffe ! reprit Agathe avec insistance.

— Oh ! ce n'est rien, ma sœur, dit timidement Honorine ; je suis bien.

Agathe les examina avec étonnement l'un et l'autre, mais elle ne dit rien. Hyacinthe reprit presque aussitôt avec un sourire de protection et de pitié en regardant sa belle-sœur :

— Et bien ! et vous, *Petite Pierre Précieuse* (c'est ainsi que M. Denis, qui avait la manie des sobriquets, appelait Agathe), ne comptez-vous pas bientôt aller à votre tour le flambeau de l'hymen ? Voyez comme Honorine, mon épouse a de beaux ajustemens ! Voilà ce que c'est que d'être mariée à un homme riche ! Car Honorine sait bien que ce n'est pas avec sa dot qu'il serait possible... Mais ne parlons pas de cela ; je ne veux pas m'enorgueillir devant vous des avantages dont la fortune aveugle a pu me combler. Seulement je dis que *Jupiter tonnant* (Guingret) a tort de vous tenir enfermée dans son obscur magasin, comme Danaë dans la tour d'Acrisius... et si encore on n'avait que cela à lui reprocher !

Agathe ne comprenait pas grand chose à tout ce fatras ; mais Honorine, qui était un peu plus au fait des allégories mythologiques de son mari, ajouta avec bonté, en prenant la main de sa sœur :

— Hyacinthe a raison, ma pauvre Agathe ; notre père ne songe pas assez à toi, il te néglige cruellement pour son maudit jardin... Voilà encore une semaine entière qui s'est écoulée sans qu'il t'ait mené promener une seule fois... Oh ! je lui ferai des reproches, certainement ; il ne faut pas qu'il fasse de toi une Cendrillon ?

— Cendrillon ! répéta Hyacinthe avec un accent de dédain ; en vérité, madame, vous vous servez quelquefois d'expressions bien inconvenantes.

— *Cendrouillon* ou *pierre précieuse* ! s'écria résolument la jeune demoiselle en riant, ça m'est égal, allez ! mais tu te trompes, ma chère Honorine, continua-t-elle en s'adressant à sa sœur, si tu crois que je me trouve malheureuse ! Papa est si bon ! quand il revient le soir à la maison, il a toujours quelque parole agréable à me dire en m'embrassant, et il m'apporte toujours le fruit le plus beau du jardin...

—Et vous croyez, reprit Hyacinthe en fronçant le sourcil, que ces absences continuelles ne lui font pas négliger son commerce ? Vous croyez que les présens de Flore et de Pomone ne lui font pas oublier les dons de Plutus ?..

—Si vous voulez dire par là, mon frère, dit Agathe avec simplicité, que notre père néglige les affaires du commerce pour celles de ce jardin, je conviendrais franchement qu'il y a du vrai dans ce que vous dites. Quoi que je fasse, je ne puis pas toujours le suppléer ; Grillot, le vieux commis, m'est complètement inutile pour la vente, car il n'a jamais su faire que des chiffres, et si notre père était présent, certainement il pourrait traiter certaines affaires que je suis obligée de laisser échapper... Ensuite, se hâta d'ajouter la bonne jeune fille, ce n'est peut-être pas sa faute non plus ! le commerce va si mal et les chalands sont si exigeants ! D'ailleurs, s'il n'était pas ici chaque jour, ce jardin ne serait d'aucun rapport... Il faut bien que quelqu'un surveille nos intérêts. La semaine dernière encore on nous a volé plus de cent feuilles de mûrier... Vous savez que notre père en sait le compte.

—En voilà encore une magnifique spéculation ! s'écria M. Denis avec emportement ; n'est-ce pas une honte qu'un homme qui tient à une famille honorable descende ainsi, sans respect pour ceux qui le touchent, au rang d'un vil maraîcher ? Mais souvenez-vous de mes paroles : je vous ai dit bien souvent que le mûrier avait été fatal à Pyrame et Thisbé ; et bien, j'affirme qu'il ne sera pas moins fatal à M. Guingret, mon honoré beau-père. Vous verrez !

—Calmez-vous, mon ami, lui dit sa femme ; s'il vous entendait !

—Que m'importe ? dit Hyacinthe en se posant majestueusement devant les deux sœurs ; la justice et la raison parlent par ma bouche, et je ne crains pas d'être écouté. Or, je dis que la conduite et les actions de votre père ne sont pas telles que pourrait désirer de les voir un homme à cœur, et je dis que ce serait un service à lui rendre que de jeter bas ce maudit arbre. Pour ma part, dès que l'occasion se présentera....

—Halte-là, monsieur mon gendre, dit une voix moqueuse derrière lui, pour ce qui est de toucher à mon mûrier, cela vous est défendu, voyez-vous.

M. Denis se retourna brusquement et aperçut Guingret qui montait l'escalier de la terrasse, une bêche à la main.

Le digne marchand pouvait avoir de quarante-inq à cinquante ans ; il était de taille moyenne, quoique un peu maigre, il semblait robuste et musculeux. Son visage coloré et sanguin annonçait une grande irascibilité dans le caractère, cet indice n'était pas trompeur, car bien que

Guingret fût la bonté même en temps ordinaire sa bile s'échauffait facilement dans l'occasion. Il était revêtu en ce moment d'un costume tout spécial qu'il ne quittait jamais tant qu'il était à sa propriété du faubourg ; c'était une veste courte en é. Le jaunâtre dont le soleil avait changé la couleur primitive, et un chapeau de grosse paille un peu endommagé en quelque endroit. Dans cet équipage, qui rappelait assez celui d'un colon américain, il allait et venait à travers sa propriété pour en faire les honneurs aux étrangers, et jamais dans ses promenades il ne quittait la bêche qu'il tenait à la main, comme le signe majestueux des sa puissance despotique sur les cent pieds carrés de terrain qu'il possédait.

Or, malgré sa vivacité ordinaire, il ne semblait pas que Guingret fût disposé à prendre mal les paroles que son gendre venait de prononcer. Il souriait même en arrivant sur la terrasse et il regardait ironiquement Denis, qui semblait tout confus de le trouver là.

—Ah ! c'est vous, Jupiter Tonnant ! dit enfin son gendre en cherchant à déguiser son trouble par une contenance paisible.

—Je m'appelle Guingret et non pas Jupiter Tonnant, dit le bonhomme sans s'émouvoir ; vous dites toujours des bêtises, mon gendre.

Ce mot qui, dans la bouche de Guingret, n'avait pas toute l'expression injurieuse qu'on y attachait vulgairement, blessa profondément le vaniteux Denis. Il devint rouge de colère.

—Des bêtises ! répéta-t-il, ah ! je dis des bêtises ! et bien, vous, monsieur, vous en faites !

Cette vive riposte pouvait émouvoir Guingret à son tour et la querelle menaçait de s'envenimer ; les deux jeunes filles se rapprochèrent de leur père d'un air suppliant.

—Vous croyez, mon gendre ? dit-il avec calme ; et bien, pourriez-vous m'en signaler quelque-une ? je ne serais pas fâché d'avoir votre avis sur mes actions.

—D'abord, reprit le gendre de plus en plus exaspéré par ce sang froid, vous rendez très malheureuse cette pauvre Agathe qui reste seule chargée du soin de votre commerce, tandis que vous venez ici vous promener des journées entières...

—Est-ce qu'Agathe se plaint ? demanda Guingret d'un ton plus sérieux en se tournant vers la plus jeune de ses filles.

—Oh ! non, non, mon père, dit Agathe précipitamment en allant l'embrasser.

—Vous voyez bien ! dit le marchand d'un air moqueur.

—Mais Denis était un de ces hommes lâches qui, une fois en train, ne font pas grâce d'un reproche, parce qu'ils se sont pas sûrs de retrouver une autrefois le courage de parler.

—Elle n'osera pas en convenir ! reprit-il, mais cela est, cela doit être. D'ailleurs ne sait-on pas que vous négligez vos affaires, que vous manquez des opérations magnifiques pour dépenser le peu dont vous pouvez disposer dans cette misérable petite propriété :..

—Est-ce que je ne vous ai pas payé exactement la dot promise à ma fille Honorine, lorsque vous l'avez épousée ?..

—Mon père, dit Honorine affectueusement, excusez mon mari ; il sait que vous vous êtes imposé les plus grands sacrifices pour mon établissement et nous vous en avons la plus grande reconnaissance..

Guingret embrassa Mme Denis comme il avait embrassé Agathe. Le gendre était furieux ; il fit un geste menaçant à sa femme.

—Elles ne conviendront pas de ce qu'elles pensent, reprit-il vivement ; cependant, monsieur, elles doivent savoir que le devoir d'un bon père est d'augmenter le plus possible la fortune de ses enfants...

—Et celle de ses gendres, n'est-ce pas ? c'est fort juste.

—Enfin, monsieur, s'écria Denis à l'apogée de la colère, je vous dirai que vous ne savez pas conserver la dignité que j'étais en droit d'attendre de vous ? Quand j'ai épousé votre fille, vous étiez marchand de drap, monsieur, vous étiez un négociant honorable, monsieur, et vous ne vendiez pas de feuilles de mûrier ! et depuis que vous êtes marchand de feuilles de mûrier, à un liard la feuille, je rougis, monsieur, oui je rougis d'être votre gendre ! Je n'étais pas né pour cela, monsieur ! et ma famille et la votre en rougissent ! Vous nous déshonorez tous et c'est indigne monsieur !

En achevant ces mots, Hyacinthe se laissa tomber sur le siège de bois, épuisé par la violence de son emportement. Guingret lui-même n'était pas tout-à-fait aussi calme qu'il voulait le faire croire. Cependant il avait bravement reçu la décharge, et il dit d'un ton comprimé :

—Est-ce tout, monsieur mon gendre ?

Denis fit un signe de la main pour exprimer qu'il n'avait plus rien à dire. Son crurage s'en allait déjà. Son beau-père se rapprocha de lui.

—Mon père, mon père ! s'écrièrent ses filles en se plaçant devant lui, car elle craignaient quelque catastrophe.

—Laissez donc, enfans que vous êtes, dit le vieillard avec ironie, croyez-vous donc que je sois assez fou pour me fâcher des sornettes que vient de débiter M. Denis ? Je n'ai qu'un mot à lui répondre : mes affaires privées ne le regardent pas, et, quoiqu'on puisse penser de ma conduite, je compte m'agir qu'à ma guise. Si ce qui se passe chez-moi ne vous convient pas, vous pou-

vez vous dispenser d'y venir ; je serai sans doute fâché de ne pas voir ma chère Honorine, mais je serai enchanté de ne plus vous voir, vous ; car si vous rougisiez des moyens que j'emploie pour faire valoir mes propriétés à ma manière, je rougis, moi, de vos ridicules et de vos impertinences. Vous êtes méchant, monsieur, je le sais, mais je veille sur vous et je ne vous crains pas. Quant aux mauvais desseins que vous semblez avoir contre un arbre qui m'est précieux, continua-t-il en s'animant et en élevant la voix, je vous prévienne que si vous étiez assez osé pour exécuter aucune de vos menaces...

En ce moment Guingret s'aperçut que plusieurs étrangers venaient d'arriver sur la terrasse et avaient entendu ses dernières paroles. Les visiteurs s'étaient arrêtés à quelques pas, comme honteux de tomber ainsi au milieu d'une scène de famille. Dès qu'ils se virent découverts, ils s'approchèrent avec embarras et un vieillard qui, en raison de son âge et de son importance (c'était un notaire du voisinage) semblait avoir droit de s'interposer entre eux, s'écria d'un ton de conciliatoire :

—Eh bien ! une dispute entre le beau-père et le gendre ! Allons, messieurs, vous n'êtes pas raisonnables. Voyons, que la paix soit faite ! je vous demande cette grâce au nom de ces dames, ajouta le galant notaire en se tournant du côté de deux ou trois femmes vieilles et laides qui étaient venues avec lui.

Denis avait, comme nous le savons, des prétentions aux bonnes manières et à la noblesse des procédés. Bien que ses traits livides et ses lèvres serrées et frémissantes annonçassent tout ce qu'il avait de colère et de désir de vengeance dans son cœur, il crut devoir faire ostensiblement aux assistans le sacrifice de ses sentimens intérieurs ; d'ailleurs, il n'avait pas voulu sérieusement se brouiller avec son beau-père. Ainsi dit-il d'un ton mielleux et avec un sourire forcé ?

—Il est vrai que la Discorde avait un moment secoué son flambeau sur mon cher et bien-aimé beau-père et sur moi ; mais quoique nous ayons pu être en désaccord sur certaines choses, il n'y a pas querelle entre nous, et j'espère que M. Guingret oubliera ce qui s'est passé...

—Je l'oublierai facilement, moi, dit Guingret en le regardant fixement ; mais est-il aussi sûr que vous l'oublierez, vous ?...

Denis baissa la tête pour échapper à l'examen du marchand dont il avait déjà eu occasion d'apprécier la perspicacité, et il allait ajouter quelque nouvelle protestation tout aussi peu cordiale que la première, lorsque son beau-père quitta brusquement la terrasse et se dirigea rapidement vers le mûrier dont le feuillage était menacé en ce moment. Un petit garçon de 10 à 11 ans avait pro-

fité du moment où l'attention de tout le monde était captivée par cette altercation pour grimper sur l'échelle disposée à demeure au près du mûrier.

Le maraudeur élevait déjà la main pour s'emparer du feuillage convoité quand la voix retentissante de Guingret se fit entendre au-dessous de lui.

—Que faites-vous-là, monsieur Pèpère ? s'écria-t-il ; descendez de là petit drôle, petit voleur ! Qui vous a permis de monter à cet arbre ?

L'enfant se retourna et montra sa figure mutine et résolue.

—Oncle, dit-il d'un ton suppliant, laissez-moi seulement prendre quelques feuilles... mes pauvres vers à soie vont mourir de faim ! quelques feuilles seulement, mon bon petit oncle ?

—Voulez, vous bien descendre ! répéta Guingret en grossissant encore sa voix ; je me moque bien, moi, que vos vers à soie meurent de faim ; est-ce qu'on devrait permettre à des écoliers d'avoir des vers à soie ; un insecte qui a des mœurs... si singulières !... Mais il paraît que monsieur le drôle n'en est pas à son coup d'essai ! C'est lui sans doute qui m'a pris les cent feuilles qui me manquaient... Allons, descendras-tu ?

Forcé fut à Prosper où Pèpère, comme on l'appelait dans sa famille, de descendre lentement les échelons et lorsqu'il fut à terre, son oncle le saisit par une oreille, sans pourtant lui faire grand mal, et après avoir retiré l'échelle il le conduisit vers la terrasse où toute la société était réunie en lui disant du ton de la réprimande :

—Ah ! monsieur le polisson, c'est donc pour que vous me voliez mes feuilles de mûrier que je vous fais sortir de pension chaque dimanche et que je vous amène ici ? Je vais écrire cela à ta mère, à Châteauroux, sois en sûr ! et pendant un mois tu ne mettras pas le pied ici... Ce soir, aussitôt après souper, je te ferai reconduire à ta pension et je te ferai recommander au maître, je te le promets ! Voyez, continua-t-il en arrivant sur la terrasse avec son prisonnier, c'est un voleur !

—Un voleur ! dit M. Rufin en enflant sa voix avec affectation. Allons, qu'on aille chercher les gendarmes !

—Mon père, vous lui faites mal ! dit Agathe d'un ton suppliant.

—Merci, ma bonne cousine Agathe, dit l'enfant tout bas.

—Tirez, tirez toujours, dit Hyacinthe en riant, enchanté de prouver à tout le monde de qu'il ne songeait plus au passé et qu'il avait déjà repris sa gaieté ; tirez, car le petit drôle à encore les oreilles trop courtes pour un jeune roussin d'Arcadie !

Cependant l'enfant semblait avoir un de ces caractères opiniâtres qui résistent aux correc-

tions et aux menaces. La douleur, dans tout le trajet du mûrier à la terrasse, ne lui avait ni arraché un cri ni fait verser une larme, et quand Guingret l'eût enfin lâché, à la prière de ses filles, l'écolier, qui éprouvait le besoin de se venger sur quelqu'un de l'outrage qu'il recevait, resta un moment debout au milieu de la société, une main sur son oreille toute rouge et cherchant du regard sa victime. Ce fut sur Hyacinthe Denis, contre lequel il avait déjà quelque sourde rancune, que tomba sa colère :

—Dites donc, cousin Denis, lui dit-il d'un ton goguenard, vous qui savez si bien ce que c'est que les roussins d'Arcadie, pouvez-vous me dire s'ils portent des lunettes vertes ?

En achevant cette mauvaise plaisanterie d'écolier, il fit la nique à Denis, sauta à la fois toutes les marches de la terrasse et alla se cacher dans le coin le plus isolé du clois, pour échapper aux réprimandes ou peut-être pour faire encore de nouvelles tentatives sur le mûrier inaccessible.

Denis était resté immobile, rougissant et pâli tour à tour, tandis que la société riait à gorge déployée de cette bouffonnerie de Pèpère.

—Il est méchant comme un démon, mais il a de l'esprit comme un ange, disaient les dames.

Guingret, qui dans le fond n'était pas fâché de l'humiliation qu'un enfant venait de faire subir à son gendre, se répandit en menaces que tout le monde le savait incapable d'exécuter. Enfin le mot de pèpère avait eu un succès universel et Denis enrageait.

—Ton mari me fait peur, dit Agathe à l'oreille de sa sœur ; regarde comme ses traits sont bouleversés !

—Il songe à se venger, murmura Honorine en frémissant.

—Quoi contre ce pauvre petit Pèpère ?

Un moment après, Hyacinthe Denis, voyant qu'il n'était plus l'objet de l'attention générale, descendit chez le jardinier et causa longtemps avec lui.

Le lendemain matin, au lever du jour, Guingret frappa doucement à la porte qui communiquait de sa chambre au cabinet où sa fille Agathe avait passé la nuit, en lui disant d'une voix affectueuse :

—Allons, allons, mon enfant, habille-toi bien vite si tu veux voir le lever du soleil, comme tu l'as désiré : le temps est magnifique nous ferons un tour de jardin avant le déjeuner.

—Je suis à vous, mon père, répondit la jeune fille de l'intérieur.

Et quelques minutes après elle parut en négligé du matin, les yeux gros de sommeil, et ce pendant fraîche et gaie comme à l'ordinaire.

Cette chambre, qui servait aussi de salon et de salle à manger, attendu qu'avec le petit cabinet à peine assez grand pour contenir le lit d'Agathe elle formait toute la maison, était décorée d'un papier à personnages représentant je ne sais quelle bataille de l'empire, suivant le goût de l'époque. Guingret affectionnait surtout ce genre de décoration qui épargnait l'achat de tableaux et de gravures et qui, dans ses idées satisfaisait à la fois les yeux et l'imagination. Aussi y avait-il des cuirassiers galopant et des vieux grognards de la garde jusque dans l'alcôve de l'honnête marchand ; seulement, pour reposer par un peu de pastoral le regard fatigué par cette cohue d'hommes, de chevaux et de canons, on avait collé audessus de la cheminée, à la place de la glace absente, une *chasse au tigre* qui eût été du plus bel effet si malheureusement elle ne se fût confondue par la teinte et la disposition avec les autres peintures, en sorte que le tigre qui s'élançait du haut d'un rocher semblait tomber précisément sur la tête de l'empereur placé tout exprès un peu plus bas, ce qui sans doute était contraire à la vérité et à l'histoire.

L'ameublement de cette pièce était simple et peu coûteux ; les rideaux n'étaient que de calicot ; les chaises, les tables et le lit n'étaient qu'en bois peint ; cependant, tout cela avait un air de luxe bourgeois et de bien être tranquille qui faisait plaisir à voir.

Comme nous le savons, la porte de cette chambre donnait sur la terrasse qui longeait le faubourg ; or le premier soin de Guingret en se levant avait été de l'ouvrir, afin de laisser entrer l'air frais du matin. Aux premiers rayons du jour qui faisaient grimacer les figures renfrognées des murailles, Agathe remarqua que son père, déjà revêtu de son costume de campagne, était pâle et devait avoir passé une nuit agitée.

— Mon Dieu ! mon père, dit-elle avec inquiétude, comme vous semblez fatigué ce matin ! Il est vrai que votre sommeil à été troublé la nuit dernière....

— Ah ? tu as donc aussi entendu les cris qui m'ont obligé de me lever et de descendre à demi-vêtu dans le jardin ? demanda Guingret.

— Oui, mon père, ou plutôt je n'ai entendu qu'un cri, mais qui était si plaintif, si effrayant, que je frissonne encore au souvenir.

— C'est singulier, dit le bonhomme tout pensif ; quand je suis descendu au jardin, le plus grand silence régnait partout, ce qui m'a fait penser que le bruit que nous avons entendu l'un et l'autre était causé par Poitevin, le jardinier. Hier au soir il était ivre comme trente mille hommes, et j'ai supposé que c'est lui qui, en

dormant là au-dessous de nous, aura laissé échapper ce cri au milieu de quelcuchemard d'ivrogne....

— Cela est bien possible, mon père, dit tranquillement la jeune fille, et cette pensée aurait dû vous rassurer ; cependant je vous ai entendu vous agiter toute la nuit....

— Que veux-tu, Agathe ? répondit Guingret avec un peu d'altération dans la voix, après la fâcheuse transe causée par les gémissements de ce malheureux, il m'a été impossible de me rendre dormir. Je souvenais à la querelle que j'ai eue hier avec ce surnois de Denis, et je réfléchissais qu'au milieu de toutes les sottises qu'il m'a débitées il y avait pourtant un reproche mérité, c'est celui qui te concerne, ma bonne Agathe. Oui, il a raison, je te rends esclave de mon affection pour la campagne ; tu ne sors jamais, je ne te procure aucun plaisir, aucune distraction.

— Eh que m'importe ! mon père, s'écria Agathe avec gaieté, je suis si heureuse de me trouver le soir près de vous, de savoir que votre journée a été remplie suivant vos goûts !.... Oui, je suis heureuse, mon bon père, et je voudrais que cette pauvre Honorine pût en dire autant.

— Cela est vrai, ma fille ; Denis est plus que bête, il est méchant, et j'ai déjà remarqué que ta sœur ne semblait pas avoir beaucoup à se louer de lui, mais elle n'a pas encore jugé à propos de mettre personne dans la confiance de ses chagrins. Je compte à la première occasion la presser à ce sujet, et, si nos craintes sont fondées, nous tâcherons de prendre des mesures pour la défendre contre les mauvais procédés de ce brutal.... Mais viens, mon enfant, l'heure est très favorable pour la promenade et l'air du matin chassera les idées tristes de cette nuit.

En parlant ainsi il entraîna sa fille sur la terrasse qu'éclairaient déjà les rayons rouges et dorés du soleil levant. Le faubourg était encore désert et silencieux, et cependant au moment où le père et la fille descendaient au jardin, la cloche de la porte extérieure retentit bruyamment.

— Qui ce peut-il être ? demanda Guingret en s'arrêtant d'un air étonné ; Rufin qui doit venir déjeuner aujourd'hui avec nous n'est pas si matinal d'ordinaire ! — Poitevin ! Poitevin ! continua-t-il en appelant le jardinier de toute la force de sa voix, allons, levez vous donc, grand paresseux ! n'entendez-vous pas que l'on sonne ? D'ailleurs c'est le moment de commencer votre journée....

Une espèce de grognement suivi d'un baillement sonore fut la seule réponse qu'on fit de l'intérieur de la loge. Un second coup de sonnette se fit entendre.

— C'est quelqu'un qui est diablement pressé !

reprit Guingret avec humeur ; sans doute quelque pratique qui vient chercher des feuilles de mûrier!...

Et tout en gourmandant à voix haute l'ivrogne de jardinier qui, malgré tout ce bruit, avait grand-peine à s'éveiller, Guingret alla lui-même ouvrir. Quel fut son étonnement et celui d'Agathe quand ils reconnurent dans la personne qui venait de sonner avec tant de précipitation Honorine Denis ?

La jeune femme n'avait plus sa prétentieuse coiffure de la veille ; elle était mise au contraire avec une simplicité plus convenable à son âge et sans doute à son caractère ; mais ses yeux étaient rouges et fatigués et son visage portait les traces d'une douloureuse anxiété ; enfin elle était toute haletante comme si elle venait de faire une course longue et rapide.

—Toi, ma sœur ! s'écria Agathe naïvement ; oh ! quelle bonne surprise !

—Tu es venue seule et à une pareille heure, Honorine ? demanda Guingret avec inquiétude ; mais qu'y a-t-il donc ? que se passe-t-il chez toi ? Viens, tu vas nous conter cela !

En même temps il la conduisit sur la terrasse. Agathe accablait sa sœur de questions ; mais Honorine sembla un moment incapable de répondre.

—Mon père, ma sœur, dit-elle enfin d'une voix inquiète, de grâce permettez-moi de vous demander avant tout si vous n'avez pas vu mon mari aujourd'hui ?

Agathe et Guingret la regardèrent tout stupéfaits.

—Quoi ! reprit le marchand, hier au soir à neuf heures, vous êtes partis ensemble, et ce matin, à quatre heures, tu viens nous demander si nous n'avons pas vu ton mari ? Tu n'y songes pas, ma fille !...

—C'est que, mon père, dit Mme Denis en fondant en larmes, mon mari m'a quittée depuis hier au soir ; je ne sais ce qu'il est devenu et où il a passé la nuit...

—Voilà qui lui vaudra de ma part une verte semonce, dit Guingret d'un ton irrité ; mais, mon enfant, dis-moi la vérité, continua-t-il avec plus de douceur. Au moment où il t'a quittée, n'y avait-il pas eu entre vous quelque querelle, quelques mots un peu durs d'échangés ?...

—Hélas ! mon père, répondit la jeune femme avec confusion et en sanglotant toujours, les querelles ne sont que trop fréquentes entre nous.... Cependant celle qu'il m'a faite hier en vous quittant, parce que, disait-il, je ne l'avais pas soutenu contre vous et que j'avais contribué à le rendre ridicule, ne semblait pas devoir être plus sérieuse que celles qui s'élèvent entre nous à chaque instant sur les plus légers

motifs... Car je n'ai osé jusqu'ici le dire ni à vous, mon père, ni à ma chère Agathe, mais mon mari m'a fait déjà verser bien des larmes en secret...

—Nous l'avions soupçonné, ma pauvre Honorine, et je compte m'en expliquer avec ce brutal Hyacinthe ; je te défendrai, sois-en sûre... Mais continue ton récit.

—Mon récit sera court, mon père. Tout en me grondant et en m'accablant à voix basse des reproches les plus injurieux, nous étions rentrés à la ville. Quand nous avons eu passé le pont, il a attendu M. Ruffin et les autres personnes qui étaient à quelques pas derrière nous, et il leur a dit : " Quelqu'un de vous, messieurs, sera-t-il assez gaillard pour reconduire ma femme jusque chez elle ; j'oubliais que j'ai une affaire pressante à l'entrée du faubourg, et j'y cours bien vite avant la fermeture des portes." Tous ces messieurs se sont empressés d'assurer qu'ils se feraient un devoir de me conduire jusque chez nous ; alors il m'a quittée en me disant avec douceur, pour ne pas soupçonner qu'il y eût une querelle entre nous : " Ne t'inquiète pas, ma bonne Honorine, je ne serai absent qu'un instant." Et il est retourné sur ses pas sans me donner aucune autre explication.

—Et tu ne l'as pas revu depuis ce moment ?

—Il n'est pas revenu ; j'ai passé une affreuse nuit à pleurer et à l'attendre ; puis ce matin, ne le voyant pas, je suis accourue en toute hâte pour m'informer si vous ne pourriez pas me donner de ses nouvelles et en même temps pour vous demander conseil et protection...

—Et tu auras l'un et l'autre, ma fille ! dit le bonhomme avec émotion ; mais je t'avourai que tout ceci me semble inexplicable !

Il réfléchit un moment ; Agathe pleurait et sanglotait comme sa sœur.

—Allons, du courage, mes enfants ! reprit le marchand avec résolution ; que diable, tout n'est pas perdu parce que M. Denis n'a pas jugé à propos de rentrer chez lui la nuit dernière ! Après tout, il n'est pas encore assez terrible pour qu'un homme un peu déterminé ne lui en impose, et je vous promets de lui parler de manière à ce qu'il ne recommence pas l'histoire de cette nuit. Pour vous, voici ce qu'il faut faire : vous resterez ici toutes les deux pendant que je vais aller à la ville chercher monsieur mon gendre, et comme je sais quelles sont les maisons où il a pu demander asile, je suis certain de le trouver. Je vous promets de vous le ramener ici doux et docile comme un agneau ; il ne me connaît pas encore ; je lui apprendrai à me connaître.... Quand à vous soyez calmes ici jusqu'à mon retour.

—Oh ! que vous êtes bon, mon père ! dit Honorine presque en souriant. Tenez, vos paroles

me rassurent déjà, et je suis sûr que l'espérance que vous me donnez ne sera pas trompée, ..

— Tu verras que tout s'arrangera pour le mieux ma sœur ! dit la petite Agathe en essayant ses larmes ; j'ai remarqué déjà que notre père lui fait peur quand il veut ..

— Allons, voilà qui est convenu, reprit Guingret d'un air de confiance en embrassant ses enfants ; je vais m'habiller pour aller à la ville ; ne vous tourmentez pas pendant mon absence ; je serai de retour pour le déjeuner.

En même temps, il allait entrer dans la chambre pour faire ses préparatifs de départ quand le jardinier, qui pendant cette conversation s'était enfin décidé à se lever et à commencer sa journée, l'appela à grands cris et accourut bientôt lui-même en disant avec l'accent d'inquiétude :

— Maître, maître, venez vite ! .. venez voir ce qu'il y a là-bas avant que je me mette à l'ouvrage .. Je ne veux pas que vous croyiez que c'est moi qui ai fait cela, au moins ..

En même temps, il désignait à son maître le mûrier qui était à l'extrémité du jardin.

— Que veut cet imbécile ? dit Guingret avec mépris ; est-ce qu'il n'a pas encore cuvé son vin d'hier au soir ? Je n'ai pas le temps de courir en ce moment ; laisse-moi tranquille !

— Oh ! venez, je vous en prie ; c'est l'affaire d'une minute .. Je ne veux pas que vous sortiez sans avoir vu ce qu'on a fait là-bas à votre mûrier. Sûrement vous me chasseriez si vous pensiez que c'est moi qui ai voulu détruire un si bel arbre.

Le jardinier était un gros paysan passablement naïf et qui bien souvent dérangeait son maître pour des bagatelles ; mais cette fois il avait l'air si sérieux, il était tourmenté par la crainte qu'on ne lui attribuât quelque méfait dont il se prétendait innocent, que Guingret, malgré les circonstances graves qui l'appelaient au dehors, se décida enfin à accompagner Poitevin jusqu'à l'endroit désigné. D'ailleurs, il venait de se rappeler les incidents mystérieux de la nuit précédente, et au seul mot de mûrier il conçut un soupçon qu'il voulut vérifier sur-le-champ.

Il se dirigea donc vers l'extrémité du potager et ses deux filles le suivirent machinalement bien qu'elles n'attachassent pas une grande importance à la découverte que semblait avoir faite le jardinier. Arrivé au pied du grand mûrier, Guingret s'arrêta muet d'étonnement et de colère à la vue des dispositions étranges qu'on avait prises pour la destruction de son arbre chéri.

On avait creusé une espèce de fosse tout autour du mûrier pour en mettre à découvert les

racines ; la tâche n'avait pas dû être difficile car la terre était cultivée à l'entour, et une simple bêche qui était à quelques pas semblait avoir suffi pour cette besogne. Puis on était allé chercher sous une espèce de hangar près de la maison quelques pierres de chaux — que des maçons employés peu de temps au paraissant aux réparations des murailles du jardin avaient laissées là, et on les avait jetées dans la fosse. Enfin un grand arrosoir plein d'eau était disposé à quelques pas. Sans doute le temps avait manqué aux malfaiteurs pour vider cette eau sur la chaux vive afin de produire une fermentation qui n'eût pas manqué de tuer l'arbre en peu de temps, d'autant plus qu'on eût sans doute ensuite comblé le fossé, et qu'il eût été impossible de s'apercevoir du danger et d'y porter remède.

Guingret comprit sur le champ le but de tous ces arrangements, et il s'écria avec indignation :

— Quelle lâcheté ! On a voulu détruire mon plus bel arbre ! .. Voilà donc la cause du bruit que j'ai entendu la nuit dernière ! Les misérables auront pris la fuite dès qu'ils m'auront entendu venir, et leur crime est resté inachevé,

— Comment, monsieur, demanda le jardinier tout tremblant, vous avez entendu du bruit dans le jardin et vous êtes descendu ? .. Vous savez donc ..

Guingret le regarda fixement. Poitevin devenait rouge et pâle tour à tour ; son maître s'élança sur lui.

— C'est toi, misérable ! s'écria-t-il en le prenant au collet, sors de chez moi tout ce suite, ivrogne ! voleur ! je ne veux plus de tes services ; je ne te dois rien .. Va-t-en bien vite, ou je te ferai punir de ta mauvaise action !

Le jardinier se débattait pour échapper aux étreintes de Guingret, contre lequel il ne voulait pas user de toute sa force, et il lui disait d'un ton suppliant :

— Ne me chassez pas, maître, je vous en prie, puisque vous êtes venu dans le jardin cette nuit, vous savez bien que ce n'est pas moi qui ai fait le coup ..

Mais l'irascible marchand, sans écouter, le secouait rudement et voulait l'entraîner hors de chez lui. Les deux jeunes filles crurent devoir proposer leur médiation.

— Mon père, dit l'une d'elles, veuillez du moins écouter ses explications ; si réellement cet homme n'est pas coupable ..

— Et qui voulez-vous donc que ce soit ? demanda Guingret en ce décidant pourtant à lâcher cette bêche, cet arrosoir, et transporter ici cette chaux vive, il faut quelqu'un qui soit parfaitement au fait de la localité et des étres de la maison ? Comment voulez-vous qu'on s'introduise ici ? Les murailles sont très hautes,

les haies du clos sont plus sûres que les murailles ; je vous dis que cet homme seul a pu faire cette mauvaise action pour se venger des reproches mérités que je lui adresse quelquefois...

— Mais, mon père, dit Agathe avec douleur, songez que vous m'aviez dit tout-à-l'heure que vous avez entendu distinctement Poitevin dormir dans sa loge, au moment où vous avez été éveillé...

— Ce sommeil était peut-être simulé, dit Guingret avec hésitation.

— Songez encore, mon père, qu'hier au soir cet homme était complètement ivre, que ce matin vous avez eu toutes les peines du monde à l'éveiller, et qu'il n'est pas probable qu'au milieu de la nuit il ait eu assez de force et de raison pour méditer et exécuter un pareil projet.

— Oh ! cela est vrai, ma bonne demoiselle, dit Poitevin, encouragé par ce secours ; je ne me souviens de rien depuis hier au soir que je suis allé chez le voisin Pichet boire l'argent que m'avait donné M. Denis....

— Denis t'a donné de l'argent ! s'écria Guingret ; alors plus de doute.... c'est lui ! J'y avais pensé un moment....

— Mon père, dit Honorine d'un ton de reproche, pouvez-vous accuser ainsi mon mari sans preuves ? Mon père, réfléchissez, je vous prie, que...

— Et qu'ai-je besoin de preuves ! s'écria le marchand tout-à-fait convaincu ; ne viens-tu pas de m'en fournir toi-même une des plus fortes en m'annonçant que ton mari n'était pas rentré cette nuit dans sa maison ? D'ailleurs, n'avez-vous pas une clé du jardin au moyen de laquelle Denis et toi vous pouvez venir vous promener ici quand vous voulez ?

— C'est vrai, dit la jeune femme en baissant la tête d'un air consterné.

— Tout s'explique donc naturellement. Denis, à la suite de notre querelle d'hier, aura pris le parti de faire périr mon mûrier ; c'est là une de ces vengeances basses que je crois parfaitement dans son caractère, soit dit sans l'offenser, ma pauvre Honorine. Après l'avoir quitté, il est revenu ici ; il a attendu que tout le monde fût couché, et, comme il savait bien que ce drôle de Poitevin s'enivrerait cette nuit avec l'argent qu'il lui a donné, il espérait faire son coup sans être entendu. Tu le vois, il eût jeté ce vase d'eau sur la chaux, il eût recouvert le tout avec la terre, et le pauvre arbre se fût desséché sans qu'on sût pourquoi. Malheureusement, Denis a fait du bruit qui m'a donné l'alarme, et en me voyant venir il a eu une telle frayeur à son tour qu'il s'est enfui sans achever son action criminelle... Tout cela est fort clair, et sans doute en ce moment il est rentré tranquillement chez

lui et ne s'attend pas à la petite visite que je vais lui faire pour lui dire mon opinion au sujet de tout ceci.

Il se retourna brusquement pour s'éloigner, mais Honorine le retint.

— Mon père, dit-elle en joignant les mains, il me répugne encore de croire mon mari capable d'une pareille méchanceté. Quel intérêt pouvait-il avoir...

— Sauf votre respect, madame, interrompit le jardinier, qui avait écouté cette conversation, je crois que notre maître a raison, parce que, voyez-vous, je me souviens qu'hier au soir, lorsqu'il m'a donné de l'argent, M. Denis m'a demandé d'un air indifférent comment il fallait s'y prendre pour faire périr un arbre, sans qu'on le sache... et comme je ne savais pas pourquoi il me demandait cela je lui ai dit tout bonnement qu'avec quelques morceaux de chaux...

— Tu l'entends, Honorine ?

— Eh bien, alors, reprit la jeune femme d'un air suppliant, grâce pour lui, mon père ! N'oubliez pas qu'il est mon mari, qu'il est votre fils...

— Oui, oui, grâce, répéta la bonne Agathe en se joignant à elle ; ne vous mettez pas en colère, mon cher père, vous voyez que ce projet n'a pas réussi et que le mal n'est pas bien grand pour cette fois...

Le digne marchand n'avait déjà plus de colère ; les instances de ses deux enfants l'avaient désarmé, et il allait prononcer quelques paroles de pardon et d'oubli, lorsque tout à coup le jardinier s'écria avec effroi en désignant un angle du jardin :

— Monsieur ! regardez donc ! qu'y a-t-il encore là bas dans les framboisiers ? on dirait...

Il s'arrêta comme s'il eût craint d'exprimer sa pensée. Guingret et ses filles tournèrent leurs regards vers le point indiqué. Dans des framboisiers situés à peu de distance et qui formaient une espèce de fourré peu élevé, mais très épais, on voyait, engagé dans le feuillage, un objet qui semblait être un vêtement de drap.

Les assistants s'avancèrent de quelques pas pour s'assurer de la nature de cet objet dont la présence était au moins singulière en un pareil endroit, puis tous restèrent immobiles et comme pétrifiés ; en reconnaissant distinctement la forme vague d'un corps humain dans les branchages.

— C'est un homme endormi, dit le jardinier à voix basse en regardant son maître.

— Ou plutôt un homme qui se cache et qui ne croit pas que nous l'ayons aperçu ! dit Guingret en serrant les lèvres.

— C'est mon mari ! s'écria Honorine, qui avait reconnu le costume.

Et elle courut gaiement vers les framboisiers en criant : Allons, Hyacinthe ; lève-toi, mon

père ne t'en veut pas ; ce n'est qu'une plaisanterie...

Mais tout à coup la voix lui manqua ; elle ne put faire entendre qu'un cri déchirant et elle tomba évanouie dans les bras de sa sœur qui s'avavançait pour voir par elle-même de quoi il s'agissait.

C'était en effet Hyacinthe Denis qui était là étendu dans les framboisiers ; il était facile de le reconnaître à son costume, quoique son visage fût tourné contre terre ; mais sa tête nue était souillée de sable et de sang, et à la tempe droite on voyait une large blessure qui avait dû causer une mort instantanée. En effet le cadavre était froid et tout sentiment semblait l'avoir abandonné depuis plusieurs heures.

A cet horrible aspect, tous les assistants poussèrent des cris affreux. Il était évident que Denis avait été victime d'un conflit à l'endroit même où on venait de le retrouver ; la terre était ensanglantée à l'entour, et près de lui était encore une grosse pierre, qui avait été sans doute l'instrument de mort. Mais quel était l'auteur de ce meurtre, commis au milieu de la nuit ? quel avait été le défenseur mystérieux de la propriété de Guingret ? Le jardinier soupçonnait son maître, le maître accusait le jardinier, et tous les deux échangeaient des interrogations et des menaces, sans écouter la pauvre Agathe qui, agenouillée près de sa sœur évanouie, suppliait vainement de l'aider à transporter Honorine loin de ce lieu d'horreur.

Au milieu de ce désordre parut le notaire Rufin, cet ami de Guingret qui devait déjeuner au jardin le matin même ; il s'arrêta épouvanté à la vue du cadavre.

—Qui a fait cela ? s'écria-t-il en laissant tomber sa canne et son chapeau ; mon Dieu, qui a tué ce pauvre Denis ?

Il fallut cette exclamation pour que ceux qui étaient là s'aperçussent de sa présence. Agathe courut vers lui et lui dit tout éperdu :

—Ah ? de grâce, monsieur, venez à mon aide ; mon père et Poitevin ne sont pas en état de me comprendre.... Ma sœur va sans doute reprendre ses sens, et si elle se trouve encore face à face avec le cadavre de son mari....

—Ah ! c'est vous, Rufin, dit Guingret dont les traits, pourpres d'ordinaire avaient pris une teinte livide, c'est Dieu qui vous envoie en ce terrible moment.... Oh ? de grâce, conseillez-nous. Que faut-il faire ? Qu'allons-nous devenir ? Ma tête se perd....

—Mais au nom du ciel ? que s'est-il passé ? Comment est arrivé ce malheur ?

Guingret, Poitevin, Agathe elle-même prirent la parole tous à la fois. Le vieillard eut d'abord peine à les comprendre ; cependant, à

force de questions et de réponses souvent interrompues, il fut bientôt au fait de ce qu'on savait sur ce sinistre événement.

—Mais l'auteur, l'auteur du meurtre répéta le vieillard ; quel est-il ? où est-il ? comment est-il entré ici ?

—C'est là ce que tout le monde ignore, répondit Guingret avec désespoir ; à moins, continua-t-il en se tournant du côté du jardinier, que ce ne soit ce misérable, qui s'obstine à nier....

—Ce n'est pas moi, s'écria Poitevin énergiquement ; vous savez bien vous-même que j'étais bu la nuit dernière et que je n'étais pas de force à me battre avec qui que ce soit. D'ailleurs, je suis pacifique, moi ; c'est connu de tout le quartier ! au lieu que vous, vous êtes emporté comme un loup enragé.... D'ailleurs, vous êtes descendu la nuit dans le jardin, vous l'avez dit devant vos filles et devant moi.... et si dans un moment de colère vous avez tué votre gendre, avec qui vous vous disputiez continuellement, ce n'est pas une raison, voyez-vous, pour que vous en accusiez un pauvre diable tel que moi....

En écoutant cette accusation dont les preuves semblaient du moins spécieuses, Guingret frissonna ; il venait de comprendre quelles charges accablantes allaient s'élever contre lui, et il resta un moment pensif et muet. Le vieux Rufin fixa sur lui un regard ténébreux.

—Guingret, reprit-il d'une voix grave, je ne suis pas votre juge mais il importe de savoir ce que vous avez à répondre aux accusations de cet homme. Dites-moi la vérité ; vous êtes vif emporté ; j'ai eu hier encore un exemple de vos discussions éternelles avec votre gendre bien que vous ayez voulu montrer quelque modération, et ne serait-il pas possible que cette nuit, irrité de trouver chez vous Denis, occupé à dégrader votre propriété, vous lui ayez porté un coup malheureux.... Vous êtes libre de ne pas répondre, Guingret, mais songez qu'une voix plus impérieuse que la mienne va vous adresser la même question.

—Mais qui donc, demanda Agathe avec terreur.

—La justice, mademoiselle, soupira le vieillard ; la justice dont la présence ici est inévitable.

—Que faire ? que faire ? mon Dieu ! dit la jeune fille en se tordant le mains.

Guingret, après être resté un moment absorbé dans de sombres réflexions se rapprocha de Rufin et lui dit en lui serrant la main :

—Je vois que je suis tombé dans un abîme ; mais vous me connaissez, vous, mon vieil ami. Je suis irascible, il est vrai, et j'avoue que si la

nuit dernière j'eusse trouvé Denis cherchant à détruire le plus bel arbre de mon jardin, j'eusse pu, dans un transport d'aveugle colère, le frapper aussi malheureusement qu'il a été frappé... Mais je vous jure, Rufin, que je suis innocent de ce meurtre, et vous savez que je n'ai jamais fait un faux serment....

—Je pourrais vous croire, Guingret, dit le vieillard en hochant la tête, mais ce n'est pas moi qu'il faut maintenant convaincre de votre innocence.

Pendant que cette conversation avait lieu à quelques pas seulement du cadavre, plusieurs personnes du voisinage, attirées par les cris de cette famille éplorée, étaient entrées dans le jardin, dont la porte était restée ouverte. Le bruit de ce meurtre inconcevable se répandit rapidement dans le faubourg, et la foule ne tarda pas à entourer les acteurs de cette lugubre scène. D'abord, au milieu de leurs terribles préoccupations, ils n'avaient pas remarqué le cercle de plus en plus étroit qui se formait autour d'eux ; mais bientôt le tumulte, les clameurs des curieux de tout âge et de tout sexe qui s'étaient introduits dans la propriété frappèrent leur attention.

—Que nous veut on ? demanda enfin Guingret en sortant comme d'un songe et en regardant autour de lui d'un air effaré.

—Il est temps de rentrer, dit Rufin à voix basse, et surtout il faut porter secours à cette pauvre Mme Denis ; voyez on croit déjà qu'elle est morte comme son mari, et on chuchotte d'une manière menaçante....

En même temps il fit signe au jardinier pour l'aider à transporter Honorine évanouie, mais Guingret ne voulut pas souffrir qu'un autre que lui s'acquittât de ce devoir. Il prit Honorine dans ses bras, et avec le secours d'Agathe il se mit à l'emporter doucement vers la maison.

—Ne nous quittez pas, mon bon monsieur Rufin, cria Agathe en voyant que le vieillard s'était arrêté pour parler bas à un voisin, qui, après l'avoir écouté, sortit en courant du jardin.

—Je vais vous rejoindre, mon enfant, dit le notaire avec tristesse, et il reprit en s'adressant aux curieux qui se pressaient en foule autour de lui pour l'interroger :

—Éloignez-vous, mes amis ; un grand malheur vient d'arriver ici... mais il est important que tout reste dans le même état jusqu'à l'arrivée de la justice....

En même temps il recommandait à Poitevin de se tenir près du cadavre et d'empêcher que ce fût d'en approcher. Après lui avoir fait entendre que s'il ne s'acquittait pas exactement de ce devoir on pourrait en tirer de fâcheuses inductions contre lui, il se rapprocha lentement de la maison.

Une heure environ après ces événements, le jardin avait un aspect tout différent. La foule avait été évacuée et rejetée dans le faubourg où de moment en moment elle devenait plus compacte et plus bruyante. Deux factionnaires étaient placés à la porte avec une rigoureuse consigne de ne laisser entrer et sortir personne. Deux autres étaient placés près du corps en attendant que l'autorité vînt en faire la levée et examiner les localités où le meurtre avait été commis ; d'autres enfin se tenaient à la porte de la loge de poitevin, où toutes les personnes de la maison étaient provisoirement détenues. Le magistrat instructeur occupait la chambre de la terrasse, où il interrogeait séparément chacune des personnes qui pouvaient donner des renseignements sur le funeste événement de la nuit précédente.

Quand ces interrogatoires furent terminés, le juge, assisté d'un greffier, d'un chirurgien et de quelques autres personnes, se dirigea avec Guingret et Poitevin vers l'extrémité du jardin. On examina soigneusement les préparatifs faits au pied du murier, puis la position du cadavre, auquel personne n'avait touché et l'état des lieux environnants. Il fut constaté par le chirurgien qu'il n'y avait pas eu lutte avec le meurtrier inconnu, mais que Denis avait été frappé de côté par une pierre qui avait brisé le temporal et causé une mort immédiate. Il fut établi aussi que le corps avait été traîné pendant quelques pas vers les framboisiers, comme si l'on eût voulu le cacher aux regards.

Après ces minutieuses investigations qui n'apprenaient encore rien d'important sur les circonstances du crime, les gens de justice se mirent à parcourir la propriété dans tous les sens afin d'examiner par quel point aurait pu s'introduire un étranger. En ce qui concernait le jardin proprement dit l'examen était facile ; les murs, y compris celui qui longeait le faubourg, avaient plus de quinze pieds d'élévation, étaient nouvellement recrépis et ne soutenaient pas d'espaliers ; enfin tout récemment, Guingret, préoccupé sans cesse du soin de protéger les productions de son jardin contre les maraudeurs, avait fait garnir les extrémités supérieures de ces murailles avec des morceaux de verre dont pas un seul n'avait été arraché dans toute l'enceinte. Evidemment donc on n'avait pu pénétrer par escalade.

Restait Penclos, qui communiquait au jardin par une petite porte en claire-voie qui n'était jamais fermée. Cet enclos était entouré de toutes parts par une haie vive et touffue qui ne portait aucune trace de foulure et d'écrasement ; un seul arbre s'élevait du milieu des touffes d'aubépine et s'étendait en partie ses branches sur un petit chemin qui de ce côté longeait

le clos et en partie sur le clos même; mais le feuillage était à plus de vingt pieds du sol, et, à supposer que l'on eût été assez hardi pour en faire l'ascension du côté du chemin, comment eût-il été possible de se laisser tomber du haut des branches, au risque de se casser le cou, de s'empêtrer dans la haie, et sans avoir le moyen d'employer la même voie pour se retirer après avoir fait dans le jardin ce qu'on venait de faire? Aussi ni Poitevin ni Guingret lui-même n'osèrent soutenir la possibilité d'une pareille manœuvre.

Alors le magistrat demanda combien il existait de clés de la porte extérieure. Guingret convint lui-même qu'il y en avait trois; l'une dont s'était servi Denis et qu'on avait retrouvée dans sa poche. Poitevin et son maître avaient les deux autres, mais Guingret avoua franchement que depuis la vieille il s'était emparé de celle du jardinier, pendant qu'il était ivre; ainsi, il resta avéré que personne, excepté Denis, n'avait pu, par un moyen quelconque, s'introduire la nuit précédente dans la propriété.

A mesure que le pauvre marchand donnait ainsi lui-même des preuves de la fausseté de ses suppositions, le juge qui le connaissait depuis longtemps, le regardait d'un air étonné et secouait la tête. Aux dernières explications de Guingret il s'entretint bas un moment avec quelques uns de ceux qui l'avaient assisté dans ces recherches, puis il reprit d'une voix émue :

—J'avoue, monsieur, que beaucoup de circonstances dans l'événement de la nuit dernière me semblent inexplicables; mais du moment qu'il est prouvé que personne autre que M. Denis n'a pu s'introduire ici; que vous, son beau-père, vous vous êtes levé au bruit et que seul vous avez dû vous trouver en face de votre gendre, après l'avoir déjà menacé la veille; du moment que d'autres circonstances telles que votre irascibilité bien connue, votre pâleur de ce matin, semblent former contre vous un faisceau de preuves, mon devoir.... un devoir rigoureux, pénaible, m'oblige....

—A me faire arrêter! s'écria le malheureux en reculant par un mouvement involontaire.

Le juge fit un signe de regret.

—Il est donc vrai, monsieur? dit Rufin avec terreur, comme s'il n'avait pas prévu cette catastrophe.

—Oh! je suis innocent de ce crime! répéta Guingret avec angoisse; vous me connaissez tous, messieurs; vous savez que j'ai toujours été un honnête homme. Je ne puis expliquer, moi, ce qui s'est passé pendant cette épouvantable nuit, mais je vous proteste que je suis innocent...

—Cela peut être, monsieur, dit le juge; mais

certaines apparences vous accusent et je suis forcé d'en référer à une cour de justice. Du reste, ne vous effrayez pas trop des conséquences d'arrestation devenue inévitable; ce meurtre ne sera considéré sans doute que comme un accident qui ne peut entraîner des peines bien sévères....

—Mais, mes enfants, mes pauvres filles, dit le bonhomme en pleurant, qui prendra soin d'elles, qui les consolera pendant que je paraîtrai devant les juges comme un infâme assassin?

—Moi, mon ami! dit Rufin en se jetant dans ses bras.

Le magistrat instructeur donna des ordres à voix basse; des soldats et des gens de police s'approchèrent.

—Désirez-vous voir vos enfants avant de partir demanda le juge avec douceur?

Le prisonnier hésita un moment, mais il eut le courage de refuser; il craignait sans doute que la force lui manquât dans de pénibles adieux et on se mit en marche. Le bruit que produisit la porte extérieure en s'ouvrant et les cris de la foule dès que parut Guingret tirèrent de la torpeur où elles étaient plongées depuis leur interrogatoire les deux malheureuses sœurs. Agathe courut vers la fenêtre et tendit les bras vers son père, que l'on l'entraînait.

—Attendez-nous, attendez-nous! s'écria-t-elle d'une voix perçante qui domina les clameurs de la rue, nous allons vous suivre, nous voici...

Elle saisit la main de sa sœur et voulut l'entraîner.

—Viens, viens, dit-elle avec égarement; on l'emmena prisonnier... C'est notre père!... notre devoir est de l'accompagner partout, de le consoler, de l'aimer toujours... viens.

Mais Honorine resta immobile.

—Laisse-moi, dit elle d'une voix sombre. Il m'avait bien dit qu'il me vengerait! mais je maudis cette horrible vengeance!

—Et toi aussi, ma sœur, tu crois à cette infâme calomnie, s'écria Agathe éperdue. Mais, je le vois, continua-t-elle vivement, tu veux trouver un prétexte pour ne pas le suivre, j'irai seule....

Elle s'élançait vers la porte, mais Rufin, qui parut, lui barra le passage.

—Arrêtez, mon enfant, il est parti.

—Je veux leur dire au moins qu'il est innocent!

—Ils ne vous croiront pas.

—Il est innocent, je le jure!

—Ne jurez pas, mon enfant, dit Rufin d'une voix triste, Dieu qui seul connaît la vérité, repousserait peut-être votre serment!....

III.

Guingret, malgré les terribles charges qui s'élevaient contre lui, fut acquitté par la cour d'assises d'Orléans, après un long et curieux procès dont le souvenir est resté dans les fastes judiciaires du Loiret. Si d'une part il était impossible de comprendre comment une autre personne que lui avait pu donner la mort à Hyacinthe Denis, au milieu d'une nuit obscure, dans un lieu parfaitement clos de murs, il était difficile, d'autre part, de s'expliquer la tranquillité de Guingret dans la matinée qui suivit le meurtre, son étonnement à la vue des dispositions prises autour du mûrier, et surtout l'inconcevable sentiment qui l'avait poussé à la recherche du cadavre, en compagnie de ses enfants, c'est-à-dire de deux femmes faibles et timides, dont l'une était l'épouse de la victime. Il est vrai que l'accusateur public soutint que l'accusé avait pu très bien ignorer les suites du coup terrible qu'il avait porté à son genre ; la nuit était noire au moment de ce triste événement, et il était possible que Guingret eût cru que son adversaire s'était enfui alors qu'il était tombé à quelques pas de là dans les broussailles. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, elle ne prévalut pas. D'ailleurs, en admettant même la culpabilité de Guingret sur tout les points, que restait-il devant les juges ? un honnête père de famille, un propriétaire qui, éveillé au milieu de la nuit par un malfaiteur, s'était fait une arme d'une pierre qui s'était trouvée sous sa main et avait frappé au hasard, dans l'obscurité, un homme qu'il prenait en flagrant délit de dégradation dans son jardin ? Maintenant, que cet homme fût ou non le genre de l'accusé, que l'accusé fût ou non en querelle avec lui, le fait matériel ne perdait pas sa nature. Les jurés, qui étaient presque tous propriétaires, comprirent la colère légitime et naturelle que doit éprouver tout propriétaire en présence d'un délit commis chez lui, contre lui et sous ses yeux ; enfin ils prirent le parti que doivent prendre des gens sages et consciencieux dans ces causes mystérieuses dont la plupart des circonstances sont hétérogènes et ne peuvent fournir un faisceau de preuves contre l'accusé : ils rendirent un verdict de non culpabilité.

Guingret put donc rentrer dans la vie commune : mais ce procès, malgré son issue favorable, lui avait causé des pertes irréparables. Nous savons déjà qu'il était d'un tempérament sanguin et exalté ; dans les organisations de ce genre, la tête est faible d'ordinaire ; aussi la solitude de la prison, les angoisses des débats, les perpétuelles contradictions qu'il avait à éprouver, et peut-être la conscience de son innocence, le jetèrent dans un état violent d'irritation et de délire qui, augmentant graduellement malgré tous les secours de l'art, produisit des excès de véritable folie.

Ce ne fut donc plus qu'un pauvre insensé que la justice rendit à la société, et peut-être cette aliénation mentale même fut-elle une des causes principales de son acquittement.

Agathe, Honorine et le peu d'amis qui étaient restés fidèles à Guingret dans son infortune, espérèrent un moment que la liberté, les distractions, le calme, rétabliraient son esprit malade. Malheureusement, tout n'était pas fini avec le passé, et si le pauvre homme, dans ses moments lucides, semblait disposé à l'oublier, il ne manquait pas de personnes qui volontairement ou involontairement le lui rappelaient sans cesse. L'opinion publique, malgré les précédents honorables de Guingret, n'avait pas sanctionné le jugement officiel ; le vulgaire qui, dans ces sortes d'affaires, n'a ordinairement qu'une connaissance très superficielle de la cause, trouve bien plus simple de trancher la question en admettant tout d'abord la culpabilité que de pénétrer dans les circonstances intimes du procès pour les étudier et en peser la valeur. Le pauvre marchand de la rue Royale en eut la preuve. Ceux qui autrefois étaient heureux, et fiers de lui serrer la main et d'accepter une invitation de passer un dimanche à son jardin, ne le saluaient plus et se détournaient avec mépris quand il allait les aborder ; ses parents éloignés ne lui avaient donné aucune marque de sympathie pendant son procès. Sa propre sœur, la mère du petit Pépère, s'était empressée de retirer son fils qui était en pension à Orléans sous la surveillance de Guingret, et de l'envoyer continuer ses études à Paris, loin d'un oncle déshonoré. Enfin il n'était pas jusqu'à cette population du faubourg d'Olivet si bienveillante jusque-là pour le bonhomme, qui ne lui donnât à sa manière des marques de réprobation, et quand il se rendait paisiblement comme autrefois à son jardin, il n'entendait plus murmurer aux curieux qui se trouvaient sur son passage que ces paroles prononcées avec une vague terreur : — Tenez, voici celui qui a assassiné son genre.

On conçoit quels assauts cette animadversion générale devait donner à une ins intelligence déjà affaiblie par les luttes judiciaires. Elle reçut bientôt le dernier coup. Nous avons déjà fait pressentir qu'Honorine, la veuve de Denis, croyait à la culpabilité de Guingret ; cette croyance n'avait pas changé pendant le cours des débats, et la malheureuse jeune femme avait pensé bien des fois en frémissant à l'épouvantable situation, où elle se serait trouvée si la loi avait pu la mettre dans la nécessité d'accuser son père devant les juges. Quand Guingret eut été acquitté, Honorine ne s'éloigna pas de lui et parut même aider Agathe de tout son pouvoir dans les soins et les prévenances dont elles entouraient leur père ;

mais il ne put se méprendre sur le véritable motif de sa fille aînée en agissant ainsi : c'était le devoir et non plus l'affection qui la dirigeait. Plusieurs fois en l'embrassant il l'avait vue pâlir et frissonner ; l'ombre de Denis assassiné se plaçait sans cesse entre elle et lui. Cette pensée, plus que tout le reste, déchira le cœur du marchand ; il tomba dans une noire misanthropie, qui dégénéra plus tard en une sorte d'imbécillité continue réputée incurable par les médecins.

Quand cette décision eut été prononcée par les gens de l'art, il se fit un grand changement dans la position de la famille Guingret. Le fond du commerce fut vendu à vil prix, et ce fût là, avec les dépenses occasionnées par le procès, une des principales causes de la ruine de cette modeste maison. Le notaire Rufin, malgré la conviction personnelle que nous lui connaissons au sujet du meurtre de Denis, n'avait pas abandonné son ami après ses malheurs, comme tant d'autres ; il fut nommé officiellement curateur des biens du pauvre aliéné et de sa fille mineure dont il avait déjà toute la confiance. Mais cette fortune, après de tant de pertes, se réduisait à bien peu de chose. Agathe et son père se retirèrent à la petite maison du faubourg, à laquelle Guingret, dans sa folie, était encore plus attaché qu'autrefois ; et là il vécut dans une médiocrité voisine de l'indigence. Quand à Honorine, sentant qu'elle ne pouvait dominer l'irrésistible sentiment d'horreur que lui inspirait son père depuis la catastrophe, elle prit le sage parti d'employer sa dot que lui avaient rendue les parents de son mari, à se placer dans un couvent où elle fit des vœux, et d'où elle ne sortait que bien rarement pour aller embrasser sa sœur.

Dix ans s'écoulèrent ainsi, et ce long espace de temps n'avait apporté aucun changement favorable dans la position du pauvre insensé et de sa généreuse fille. Un moment même la petite propriété du faubourg, ce dernier débris de la fortune de l'ex-marchand, avait été sur le point d'être vendue ; la redoutable affiche judiciaire avait paru un moment sur la porte extérieure du jardin, et si la vente annoncée avait eu lieu, sans doute Guingret n'eût pas survécu au chagrin de quitter une habitation qui lui était si chère.— Heureusement, le vieux Rufin était venu en aide à son ancien ami, bien qu'il ne fût pas riche ; il avait trouvé moyen de se procurer des fonds pour dégrèver la propriété des hypothèques par suite desquelles on allait exproprier, et ainsi le père et la fille avaient trouvé un peu de repos qui pouvait, hélas ! ne pas durer longtemps ?

Dans cette période, qui avait pourtant amené tant d'événements politiques, on n'avait pas encore oublié à Orléans le fatal procès dont Guingret avait été l'objet. Un des caractères de nos

provinces est que le souvenir s'y perpétue ; la tache imprimée au front d'une famille ne s'y efface jamais. La maison de l'ex-marchand était notée d'infamie comme celle du bourreau ; personne ne s'y arrêtait plus, et le débit de feuilles de mûrier avait cessé depuis l'arrestation de Guingret. Il est vrai que pendant le procès, l'arbre avait été dépouillé de toutes ses feuilles aussi complètement que si l'hiver l'eût frappé ; mais, au printemps suivant, aucun chaland ne s'était présenté ; l'anathème s'était étendu du propriétaire aux productions de la propriété. Aussi Agathe, comprenant cette réprobation universelle, ne sortait que pour des motifs pressants de l'enceinte du petit domaine et c'était à peine si son père avait mis deux fois les pieds hors de chez lui depuis qu'il s'était retiré définitivement à Olivet.

Voilà donc quelle avait été l'histoire de cette famille, lorsqu'un jour de juin 1820, un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, quoique ses traits pâles et graves pussent en accuser davantage, descendait lentement le faubourg dans la direction de l'habitation de Guingret. Ce jeune homme, vêtu avec élégance suivant la mode de l'époque, semblait être étranger, car il regardait à droite et à gauche chaque maison, comme un passant qui traverse une ville pour la première fois, ou du moins comme un voyageur qui revient après une longue absence dans un pays qu'il a jadis habité. Cependant il y avait sans doute dans cet examen d'autres motifs que la simple curiosité, car l'inconnu, en arrêtant son regard sur les diverses habitations qui longeait la voie publique, donna fréquemment des signes d'émotion ; on eût dit qu'à chaque pas il retrouvait des souvenirs qui, eu égard à sa grande jeunesse, ne pouvaient remonter bien haut.

En arrivant en vue de la maison de l'ancien marchand, il s'arrêta tout-à-coup à l'angle du faubourg, les yeux fixés vers l'humble édifice. Une étrange expression d'égarement se peignit sur son visage, et ses lèvres s'agitèrent comme si elles eussent prononcé des paroles que personne ne pouvait entendre.

Cet état violent dura peu, et l'étranger continua son chemin du même pas tranquille et lent. Mais, arrivé devant la porte de Guingret, il s'arrêta de nouveau, et cette fois son émotion devint si vive qu'il s'appuya contre la muraille, comme s'il eût été en proie à un étourdissement subit. Enfin, après un moment employé à calmer les sentiments tumultueux qui sans doute fermentaient au-dedans de lui-même, il fit un effort, et, poussant doucement la porte qui était entr'ouverte, il pénétra dans la cour qui précédait le jardin.

Son premier mouvement fut de s'adresser au rez-de-chaussée de la maison qu'habitait autrefois, le jardinier-concierge, mais à la suite du procès,

Poitevin avait quitté l'habitation, après avoir dévasté le jardin, et n'avait pas été remplacé. Ce rez-de-chaussée était occupé depuis par l'unique servante, employée aux soins du ménage. — Comme elle était absente en ce moment, l'étranger pouvait croire qu'il n'y avait personne pour l'introduire, et cette circonstance ne sembla pas lui être désagréable, soit qu'il voulût examiner les changements opérés dans la localité depuis plusieurs années.

La maison seule avait subi quelques modifications importantes : un étage entier avait été ajouté à la construction primitive à l'époque où Guingret et sa fille étaient venus l'habiter définitivement ; mais cette addition n'avait pas dérangé la disposition des pièces qui la composaient auparavant, et le propriétaire, qui, dans sa folie, tenait essentiellement au *statu quo*, s'était à peine aperçu de cet exhaussement devenu nécessaire pour son logement et celui de sa fille. Du reste, excepté l'habitation, tout avait absolument le même aspect que dix ans auparavant ; le jardin était toujours divisé en quatre grands carreaux de légumes et encadré dans les mêmes murailles blanches ; dans le fond était le célèbre mûrier, couvert d'une luxuriante verdure ; à gauche était la terrasse avec ses tilleuls taillés en berceau qui protégeaient encore le même banc de bois contre les rayons du soleil.

Il serait difficile de rendre l'effet de ce simple et tranquille tableau sur l'étranger ; sa figure s'empourpra tout-à-coup, ses yeux se torturèrent dans leur orbite, sa poitrine se souleva oppressée, puis, comme s'il eût obéi à un mouvement irrésistible et machinal, il se retourna brusquement comme pour s'enfuir.

Au moment où il allait sortir, une voix douce et timide qui se fit entendre du haut de la terrasse le relint sur le seuil. Il leva la tête et aperçut Agathe qui descendait le perron pour venir à lui. Agathe avait alors vingt-six ans, et pour être plus âgée qu'au moment où commença cette histoire, elle n'était pas moins belle. Les chagrins, la solitude, l'habitude des réflexions sérieuses avaient donné à sa physionomie une sorte de noblesse mélancolique ; l'enfant rieuse et ingénu d'autrefois était devenue une femme grave et réservée, dont les traits purs exprimaient la souffrance et la résignation.

Un grand étonnement se montra sur son visage à la vue de l'inconnu, qui s'était ainsi introduit furtivement chez son père. Cependant, après un rapide coup d'œil jeté sur sa propre toilette, qui était aussi simple et aussi peu coûteuse qu'autrefois, elle s'avança vers lui pour lui demander les motifs de sa présence à la villa.

Par contraste, à mesure qu'elle approchait les

nuages amoncelés sur le front de l'étranger semblaient se dissiper peu à peu. Son attitude devint plus calme et ce fut presque avec un sourire sur les lèvres qu'il salua la jeune fille et qu'il lui dit avec politesse :

— Excusez-moi, mademoiselle, mais ne trouvant personne pour m'introduire auprès de vous et de monsieur votre père, j'ai craint d'être indiscret et j'allais m'éloigner...

Agathe l'examina quelque moments en silence.

— Monsieur, dit-elle enfin avec tristesse, vous n'ignorerez pas sans doute que mon pauvre père n'est plus en état de recevoir des visites... Si cependant vous voulez me dire à qui j'ai l'honneur de parler...

L'étranger fut visiblement contrarié d'être obligé de se présenter lui-même :

— Mademoiselle, balbutia-t-il avec embarras, j'espérais qu'un de vos amis les plus chers, M. Rufin, le notaire, vous aurait annoncé l'arrivée...

La figure de la jeune fille s'épanouit à ce nom.

— Ah ! si vous venez de la part de M. Rufin, dit-elle gracieusement, veuillez me suivre, monsieur ; bien que notre respectable ami ne nous ait encore prévenu de la visite de personne, mon père et moi nous vous recevrons avec plaisir.

Sans doute comme elle venait de le dire, son père n'était plus en état de faire les honneurs de la maison aux étrangers ; mais Agathe par un sentiment de convenance, avait jugé qu'il valait mieux accueillir cet inconnu au nom du maître de la maison qu'en son propre nom. Ce fut pour le même motif qu'elle l'introduisit dans l'endroit même où était Guingret, bien que le pauvre aliéné fût incapable de prendre la moindre part à la conversation.

Guingret avait alors près de soixante ans, et cependant il n'était réellement pas devenu méconnaissable, malgré tant de revers, pour ceux qui l'avaient vu avant le meurtre de Denis ; l'âge et le défaut d'exercice lui avaient même donné un certain embonpoint ; mais sa tête était complètement chauve, ses yeux étaient ternes, sans expression, et ses traits avaient perdu cette animation qui caractérisait autrefois sa physionomie. Il était assis dans un fauteuil de jonc à l'entrée de cette même chambre dont nous avons fait connaître la bizarre décoration ; un siège vide à côté de lui et un panier à ouvrage désignaient la place qu'occupait Agathe un moment auparavant.

[A CONTINUER.]

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.